

" DECOUVRIR LES CONTES ETRANGES ET MERVEILLEUX "

Michel Cossem

Jadis, pendant les longues soirées d'hiver - la saison des contes - toute la maïsonnée se resserrait autour de l'âtre pour écouter les conteurs. Moment privilégié entre tous, où se transmettaient les rêves et les fantâsmes de la communauté, mais aussi tout ce qu'il était important de savoir pour vivre. (« ce que la mémoire de l'homme conserve, écrit Pierre-Jakes Hélias, c'est ce qui vaut la peine d'être gardé. » C'est cette mémoire collective que l'on a curieusement nommée « littérature orale » et qui se compose de contes, légendes et récits. « C'est une littérature, dit Jean Markale, qui est non seulement une oeuvre de fantaisie et d'imagination, mais qui a aussi un but pratique, celui de conserver ce qui est utile dans la vie de tous les jours » (La sagesse de la terre).

Jeunes et vieux, paysans, bergers, pêcheurs, artisans, chacun avait en sa mémoire ces récits sans cesse remodelés, redits, réinventés. Et ces contes et ces légendes resurgissaient du fond de notre culture. avec des variantes introduites par le rapport au quotidien,

à la nature selon les époques, les langues, les régions et les événements. C'est ainsi qu'un conte en faisait naître un autre, qu'une légende poursuivait son chemin imaginaire, car il s'agit bien là d'une histoire ininterrompue qui se déroulait à travers le temps et les civilisations.

« Du point de vue pédagogique, écrivait en 1947 Arnold Van Gennep, qui fut l'un des principaux précurseurs de la reconnaissance de la littérature orale en France, une action nouvelle s'impose en partant du début : des enfants... Il faut revenir à la littérature parlée et commencer à celle qui, à la fois est directement issue du fonds même de notre peuple, et par sa texture, répond mieux au désir de chacun de nous évader des misères quotidiennes en se lançant, au moins psychiquement à l'aventure. » Et d'ajouter encore que les contes populaires en tout pays « sont par essence des romans d'aventure ».

En fait, c'était bien l'aventure des communautés qui se développait à travers les contes et les légendes, une aventure qui resserrait les liens, permettait, en liant le réel et

l'imaginaire, de résoudre au mieux les difficultés de la vie, de dénouer d'une certaine manière les mystères de l'existence.

C'est Jean Markale qui note que « ces contes recèlent certains symboles, certaines images, dont nous ne possédons peut-être plus la clé, mais qui sont des témoignages d'une réflexion permanente entièrement réactualisée selon les générations et correspondant à une trouvaille qui ne pouvait être gardée dans la mémoire des peuples que par l'image-choc qui est le conte ».

Dehors c'était le froid, la nuit, mais aussi tout un vaste territoire laissé aux bêtes nocturnes et à tous ces êtres errants, étranges et fabuleux dont on parlait pour avoir moins peur, pour donner à la vie du jour, parfois bien incertaine, une teinte plus sereine. Toutes les données du rêve et de l'angoisse se retrouvent dans la littérature orale, toutes les composantes de la vie à chacune de ses étapes, de la naissance à la mort. Claude Seignolle note à propos des Légendes de la mort d'Anatole Le Braz qu'il y a là une oeuvre (et une démarche) « prodigieuse et définitive : impérissable, liée au Temps des hommes de toujours et qui éveillera sans cesse l'attrait des choses ignorées mais subies, ainsi que la perpétuelle interroga-

tion à l'angoisse ressentie face à l'Après-nous encore voilé ».

Cet immense patrimoine de créativité populaire nous parvient aujourd'hui grâce aux collectes faites par un grand nombre de chercheurs, érudits locaux, instituteurs, curés de campagne qui n'ont pas accepté depuis plus d'un siècle une disparition quasi certaine à laquelle se vouaient des forces aussi disparates que celles se réclamant de la raison, de la science, de l'école ou de la religion.

On peut évoquer ici les travaux de Jean-François Bladé pour la Gascogne (1886), de Horace Chauvet pour le Roussillon (1899), d'Emmanuel Cosquin pour la Lorraine (1886), de Jean Fleury pour la Basse-Normandie (1884), de Emile Hinzelin pour l'Alsace (1913), de Louis Lambert pour le Languedoc (1899), de F.-M. Luzel pour la Basse-Bretagne (1887), d'Adolphe Orain pour l'Ille-et-Villaine (1901), de Léon Pineau pour le Poitou (1891), de Paul Sedillot pour la Haute-Bretagne et l'Auvergne, ainsi que les vastes tentatives de synthèses réalisées par Arnold Van Gennep et Paul Sedillot. Cette liste n'est bien entendu pas complète, mais elle montre la convergence de multiples recherches à la fin du XIX^e siècle.

Malgré les origines, les lieux, les méthodes différentes il ressort de cet extraordinaire ensemble une unité de ton, d'écriture sur lesquels le temps a quelque difficulté à marquer son empreinte, alors que parallèlement des textes produits par la « littérature officielle » nous paraissent avoir considérablement vieilli. Cela n'est pas pour nous surprendre car le conte est sans doute la forme la plus simple, la plus directe et la plus ancienne du récit littéraire. C'est cette fonction qui explique son éclatement, ou plus précisément les formes divergentes prises par le conte traditionnel dans ses rapports avec la littérature. Il est intéressant de noter rapidement sur ce dernier point qu'il a été à l'origine du fabliau au Moyen Age, du féerique au XVII^e, de la fantaisie au XVIII^e, du fantastique au XIX^e et pourquoi pas du roman policier et de la science-fiction au XX^e. Car l'aventure du conte et de la légende est double. Sous leurs aspects littéraires et formels, ils ont fait des incursions fréquentes dans la production intellectuelle (en étant toujours producteurs d'imaginaire), et sous leurs aspects populaires ils ont suivi une voie moins fragmentaire jusqu'à leur passage de l'oral à l'écrit. Encore que sur ce dernier point il ne faille pas mésestimer

l'influence évidente de la littérature de colportage qui a laissé bien des traces.

C'est à partir de cet immense répertoire qu'ont pu se développer la réflexion et l'analyse. Les travaux actuels sont pleins d'enseignements, même si les questions fondamentales demeurent sans réponse. Il conviendrait sans doute de faire remonter l'analyse des contes traditionnels à la première moitié du XIX^e au moment où les frères Grimm, en plus de la publication directe de leur collecte entreprirent une réflexion d'ordre scientifique à travers les Légendes allemandes et la Pensée sur le mythe. En France, où l'influence de Grimm et de Hoffman a été considérable, c'est surtout à partir de la fondation de la Revue des traditions populaires, en 1886 par Paul Seddillot, que s'est amorcée cette démarche qui a par ailleurs largement favorisé la multiplication des collectes. Ensuite c'est sur le plan européen que les recherches ont pris le plus d'ampleur avec le Finlandais Antti Aarne qui permit de déterminer l'existence de contes-types, puis de Wladimir Propp.

Nous ne pouvons, ici, entrer plus en détail dans ce domaine où la critique a sans doute le mieux réussi : elle a surtout permis la création sans la recouvrir de son

propre discours. Que l'on sache simplement que la structure des contes repose en grande partie sur l'existence de personnages qui ne sont pas individualisés mais qui remplissent très précisément des rôles : agresseur, donateur, aide magique (adjuvant), mandateur, héros, faux-héros et « princesse » (celle qui est recherchée par le héros et qu'il épouse). Mais ce n'est là qu'un canevas que le conteur enrichit toujours de son imaginaire, selon le lieu où il se trouve, l'auditoire, etc. Ce canevas peut être facilement repris par les enfants et les adolescents pour la création de contes nouveaux.

Cette ouverture constante sur l'imaginaire, bien des écrivains s'en sont saisis avec bonheur. Tout en puisant dans la tradition populaire, ils ont fait aussi oeuvre de création et d'écriture : nous pouvons citer Henri Pourrat (et son *Trésor des contes*), Marcel Aymé (et *Les Contes du chat perché*), Jules Supervielle (et les *Premiers Pas dans l'univers*), Charles Deulin (et ses *Contes d'un buveur de bière*), Claude Seignolle (avec en particulier *Marie la Louve* et *Le Rond des sorciers*), Pierre Jakes Hélias (et ses *Contes bretons du pays bigourdan*) et d'autres encore se situant bien entendu dans la lignée de Charles Perrault, de Mme

d'Aulnoye, de Mme Leprince de Beaumont, mais aussi, dans ce courant plus proche d'eux, né du romantisme avec des écrivains aussi importants que George Sand, Charles Nodier, Gérard de Nerval, Guy de Maupassant, Erckmann et Chatrian.

Ce sont ces différents courants que nous avons voulu représenter dans ce recueil en restant toujours au niveau des textes qui nous ont paru être les plus significatifs, les plus variés, les mieux aptes à développer l'imaginaire des lecteurs. Nous avons voulu mener ceux-ci à la rencontre des héros et des princesses, des sorcières, des animaux qui se transforment, des palais dans les nuages. Nous n'avons pas fait de distinction entre les contes et les légendes, laissant simplement au texte toute sa magie. On sait depuis Grimm que « le conte est plus poétique » et que « la légende est plus historique » ; il est vrai que sur ce plan aussi toute systématisation, tout morcellement, risque de nuire au simple plaisir de lire. Mais que l'on n'oublie pas non plus que la littérature orale, un moment fixée par l'écrit, continue d'exister encore autour de nous. Arnold Van Gennep, peu de temps avant de mourir, attirait notre attention sur ce fait en disant que « notre langue ne peut que gagner à puiser de

nouveau dans le fonds des divers terroirs », ouvrant ainsi la voie à de nouveaux chercheurs, à de nouvelles aventures. Celle de Claude Seignolle est particulièrement belle et significative. Passionné depuis sa jeunesse par cette quête, il est l'un de ceux qui aujourd'hui ont su réunir un très grand répertoire à partir duquel, tout comme Nerval, est né son goût de la fiction et du fantastique.

Notre monde évolue, les veillées n'existent plus, mais l'imaginaire, lui, n'est pas mort. L'intérêt pour le conte qui se manifeste très largement en cette fin du XX^e siècle est là pour nous signaler que le merveilleux est toujours nécessaire à l'Homme, que c'est par le merveilleux que l'enfant entre dans la vie et dans sa communauté, que c'est par les contes et les légendes qu'il se saisit d'une grande partie du vécu de son groupe social et que se développe chez lui un sentiment d'appartenance né du plaisir de découvrir, de rêver, de dire et d'écouter, de toucher les êtres et les choses

d'une manière différente. Le conte et la légende sont là comme des révélateurs. Bruno Bettelheim a bien eu raison de le rappeler à ceux qui auraient eu tendance à l'oublier.

Le livre a remplacé la voix des conteurs, la page la flamme des bûches et des sarments. D'autres moyens de communication peuvent s'approprier ce domaine tout en conservant intact le pouvoir de l'imaginaire. Le renouveau des contes et des légendes apparaît pour beaucoup comme une nécessité. Non pas tellement pour pallier les méfaits d'une civilisation trop technocratique mais surtout pour laisser libre cours à l'une des fonctions essentielles de l'homme qu'est l'imagination. Bruno Bettelheim dans sa présentation des Contes de Perrault essaie de nous le faire comprendre de toutes les manières possibles tant est si vrai que « quel que soit notre âge, seuls nos rêves nous permettent d'agir convenablement dans la réalité ».

Michel Cossem